



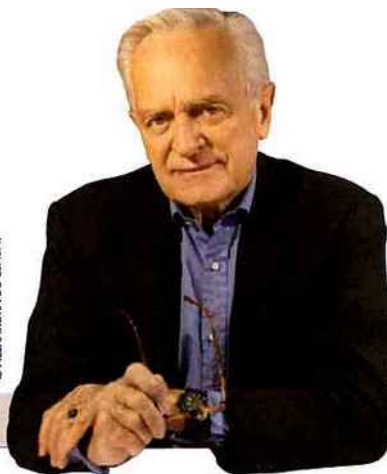
## Editorial

# LA SEMAINE DE PHILIPPE LABRO

## DE GAULLE ET SES FANS, PÉRIER ET SES STARS

Philippe Labro est écrivain, cinéaste et journaliste. Chaque vendredi, pour «Direct Matin», il commente ce qu'il a vu, vécu et observé pendant la semaine. Un bloc-notes subjectif et libre.

© ALEXANDRA DE CSABAY



### DIMANCHE 11 OCTOBRE

Est-ce l'automne, qui, avec ses airs d'été indien, nous avait offert un sursis pour prolonger les délices de la «terrasse-mania», ou bien, est-ce récurrent ? Toujours est-il que «plus gaulliste que moi, tu meurs» semble être devenu l'attitude à la mode dans l'univers politique actuel. Cette référence à l'homme du 18 juin 1940, n'a, en vérité, jamais été oubliée à travers les générations de ministres, députés, historiens, journalistes, dont la plupart, aujourd'hui, n'étaient pas nés quand De Gaulle fit connaître son départ définitif. C'était le 28 avril 1969 : «Je cesse d'exercer mes fonctions de président de la République. Cette décision prend effet aujourd'hui à midi.» Dix-sept mots pour clore une incroyable carrière et entrer dans l'Histoire après l'avoir en partie écrite. De Gaulle disparaît un an et demi plus tard, le 9 novembre 1970. C'est loin, tout ça, c'est la nuit des temps, et depuis, tout a changé, tout ! Or, encore aujourd'hui, quinzième année du XXI<sup>e</sup> siècle, les hommes et les femmes politiques ont besoin de citer la légende de Colombey-les-Deux-Eglises pour justifier leurs paroles ou leurs actes, ou bien, c'est fréquent, le donner en contre-exemple. La gauche a son «grand homme» – Mitterrand –, la droite cite De Gaulle, mais il n'appartient pas à cette seule droite. Malraux avait eu cette formule : «Le gaullisme, c'est le métro à 18 heures.»

### MARDI 13 OCTOBRE

Curieusement, dans le domaine culturel, aussi, on retrouve cette faim jamais rassasiée pour le passé, particulièrement, les années 1960. Jean-Marie Périer expose ses *Souvenirs d'avenir*, jusqu'au 13 janvier 2016, à Paris, chez Barnes, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Lorsqu'il publiait ses portraits dans *Salut les copains*, le jeune photographe n'attirait pas for-



Jean-Marie Périer monte sur la scène de la Michodière pour raconter toute une vie de photographies. Ici, Françoise Hardy.

cément l'attention des galeristes ou des collectionneurs. Je l'ai rencontré pour la première fois chez Françoise Hardy, lors d'une interview pour l'émission *Cinq colonnes à la une*. La jeune chanteuse était élégante, belle, timide, et malgré sa retenue et sa pudeur, parfaitement maîtresse de son langage, son choix des mots. Françoise Hardy était juste en train d'exploser les ventes d'un titre écrit, composé, chanté par elle : *Tous les garçons et les filles*. Plus en retrait, dans le salon où nous avons installé les caméras quelque part dans le 9<sup>e</sup> arrondissement, il y avait un jeune homme tout aussi élégant à la voix douce, qui la couvait du regard, un appareil photo à portée de main. C'était Jean-Marie Périer, dont l'inventivité, le goût du cadrage, la recherche de l'effet, le sens des situations, lui permirent de s'ins-

taller comme LE photographe de cette génération et de ce mouvement musical qui fit basculer la chanson française. Jean-Marie conserve son charme et son humour. Il a décidé de se produire sur scène pour évoquer tout ce qu'il a vécu, ses rencontres, ses voyages, ses mentors (le plus important, Daniel Filipacchi). Il aura fallu qu'il atteigne 75 ans pour monter sur les planches (pour quatre représentations, au Théâtre de la Michodière). Il passe de l'autre côté. Après avoir été spectateur d'une époque, il en devient l'acteur et le conteur. Michel Drucker a aussi décidé d'évoquer ses souvenirs sur scène. Et j'apprends que Bernard Pivot ne dédaigne pas de faire face à un public de théâtre, pour évoquer *Apostrophes* et lire des textes choisis. C'est un phénomène nouveau, celui de gens habitués à mettre les créateurs en

valeur, et qui, riches d'un passé mythique, se transforment en artistes. •

Philippe Labro



Le gaullisme, un héritage permanent.